

Parabole du bon Samaritain de ~~Walter Lammert~~ Saint-Lambert

Le jour du 20 août de l'année 1944, il me restera toujours dans le mémoire. Après le débarquement des troupes américaines et anglaises au Nord de la France en juin de l'année 44, notre compagnie stationnée près d'Estende marchait vers la Normandie. Moi, j'avais 18 ans et j'étais rempli de la croyance en Allemagne et de la volonté de risquer ma vie pour "Führer, Volk und Vaterland" (le guide, le peuple et mon pays) Aujourd'hui, après 50 années, j'ai du mal de me l'imaginer - mais c'était comme cela.

Étant calculateur, je faisais partie de la quatrième batterie du régiment de l'artillerie 363. Plus tard j'ai travaillé comme ^{petite estafette} c'était ma première action et sous l'impression des horreurs de la guerre, petit à petit mon enthousiasme reculait devant la peur.

Je ne savais pas du tout où nous nous trouvions. Les troupes retirées faisaient l'impression d'un chaos total. Matin du 20 août. Avec nos véhicules recouverts nous avons trouvé un village qui était sous le bombardement. L'église était totalement détruite. Les rues bordées par différents véhicules, char blindés, morts corps humains, morts chevaux...

Après avoir quitté ce village à côté de la rue sur le pré, nous avons essayé d'arriver à une petite rivière, la Dive. En ce moment, l'enfer a commencé.

Les obus venant de partout nous forçaient d'aller à toute vitesse sur le pré, tirant les attelages de chevaux et des obusiers derrière nous.

D'une côté les animaux se roulaient de peine de l'autre les camarades en train de mourir. Des blessés criaient : "Sani, sani - aidez-moi, camarades, aidez-moi!"

Encore aujourd'hui, (après 50 années!), les cris de désespoir se reproduisent dans mes oreilles!

J'étais dans le fossé, je ne pouvais que penser à "si c'était fini si c'était déjà fini! Si je survivais ce jour!"

J'avais peur de quitter ce fossé pour aller aider les blessés gémissants. Comment pourrais-je les aider? Savais-je un aide si je mourrais aussi?

Le soleil du jour en août brûle au ciel bleu sur les champs de bataille. Un biplan au-dessus de nous. Et c'est en ce moment que je l'ai vu!

Elle, cette figure curieuse venant du rideau de fumée qui s'est produite sur le champ de bataille.

Je l'ai vu pas mes yeux. C'est un prêtre ou un frère habillé avec un froc en noir/bleu et protégé par un blanc casque d'acier français qui vient sur le pré.

Sur un époule il porte une quantité de bidons, sur l'autre une boîte à pansement.

S'arrêtant chez nos camarades blessés, il se met à genoux, donne à boire, soigne leurs blessures, leur adonne quelques mots et continue en allant chez le prochain. C'est incroyable. Un prêtre français s'occupe de nos camarades, des allemands détestés, de

ceux qui ont emporté la guerre et la misère qui sont coupables d'avoir détruit leurs villes et leurs villages qui sont coupables d'avoir tué leurs compatriotes.

Risquant sa vie, le Religieux continue de panser leurs
blessures, apaiser leur peine et leur soif. Autour de lui,
les obus tombent sur le pré. Le prêtre inconnu continue
et nous le perdons des yeux...
En arrivant dans la vallée de la Dive, nous découvrons
une place pour blessés desquels les femmes flamandes
s'occupent... Je pense que les deux imprimeurs sont en
relation. En demandant à un officier où on se trouve
je reçois la réponse "Près de Saint Lambert"

J'ai traversé beaucoup de villes et villages pendant la
guerre. Beaucoup de leurs noms j'ai oubliés.
Le nom de Saint Lambert, je pense de ne jamais oublier
et surtout l'homme que j'ai rencontré au champ de
bataille.

~~Dans les années prochaines~~
Dans l'année prochaine à la prison Belgique lisant la
parabole du bon Samaritain au Nouveau Testament, je
savais, moi, je l'ai rencontré, je l'ai vu au champ
de bataille près de Saint Lambert.
Et ~~est~~ en lui, il m'a rencontré, celui qui a raconté la
parabole autrefois.

Merci, cher frère de Saint Lambert. J'aimerais bien
faire ta connaissance. Ça va doit attendre l'été.
Mais depuis que je t'ai vu je sais comment suivre Jésus
pourrait être.

J'ai essayé de l'expliquer à mes enfants et à
mes candidats de confirmation

Septembre 1994

M. M. M.

Note de la S.N.I.F.A.M.

N'en déplaise aux semeurs de haine,
chez toutes les personnes du monde
il y a des êtres humains. Ce texte
a pour auteur, un soldat allemand.
Chez lui, le conditionnement, par
l'orgueil, a fait place à la mansuétude,
et nous indique le chemin qui conduit
à l'Europe des Nations.

Peter Mürbe
Obergraben 10
08294 Lössnitz
Tel. 03771 / 3 43 52

B-SS

LÖSSNITZ

1^{er} témoignage d'un
soldat Allemand.
sur le dévouement de
l'Abbe Doffagne (nom
homme) durant les
tragiques événements
d'Aout 1944 dans
la région de Tournai
sur Dives -

copié de Christian Rouille

of

Le 22 novembre 1945.

Cher Monsieur l'Abbé Guyot,
 Ayant reçu le 14 novembre votre aimable lettre du 13, je vous ai
 répondu par une brève lettre du 15 novembre dont j'ai jointe une copie.
 J'y avais attaché une lettre en deux copies adressée à ma femme. Je
 tiens à vous remercier encore une fois très cordialement de m'avoir
 donné de vos nouvelles et de vous charger de faire passer une lettre
 à ma femme. Je suis vraiment curieux de savoir, s'il y aura une
 facilité.

Le succès de cette opération ne pourrait cependant pas être la
 seule raison pour moi d'être heureux d'avoir repris contact avec
 vous, cher Monsieur l'Abbé. Qu'il y ait, de l'autre côté aussi, des
 hommes qui se placent au-dessus de ce qui sépare les peuples
 d'aujourd'hui et les séparent, hélas, encore longtemps, voilà ce
 qui est une grande consolation pour moi. Car toutes les apparences
 sont contre ce que l'humanité espère et attend. Peut-être
 l'Allemagne hitlérienne fut-elle la pire incarnation du Mal,
 mais il paraît qu'il y en a d'autres. Du point de vue chrétien ce
 n'est même pas exagéré : il y aura toujours du mal dans
 ce monde. Mais cela ne vous dispense pas de l'adoucir. C'est
 pourquoi je vous félicite d'avoir retrouvé la possibilité, au
 service militaire aussi, d'accomplir votre mission de prêtre.
 L'armée allemande a dû pouvoir renoncer largement à cette

une espèce de journal que j⁵ suis en train d'écrire.
Ne croyez pas, cher Monsieur l'Abbé, que j'embrasse
mes propres intérêts seulement et que je n'ai rien
d'autre à vous dire. Je le ferai le plus tôt possible.
Mais j'ai la possibilité d'être à Bruxelles d'un
moment à l'autre et, par conséquent, ne peut pas
écrire tranquillement.

Votre dévoué
Nicolaus Gesser.

1e 7 Octobre 1945

Cher Monsieur l'Abbé Guyot,

Je ne sais pas, si vous recevez cette lettre favorablement. Prisonnier de guerre de l'armée américaine depuis quatorze mois, j'ai toujours eu l'intention de vous écrire, mais je n'ai pas osé le faire, ne sachant pas si votre attitude envers un Allemand est encore la même que l'année dernière ou vous avez eu la bonté de me recevoir une ou deux fois pour me donner la Sainte Communion. Je me rappelle la dernière messe à l'église St. Paul à laquelle j'assistais; monsieur le curé évoquait l'image des cathédrales françaises, notamment de celle de Coutances, à peine échappée à la destruction.

Prisonnier, je voudrais bien éviter tout acte incorrect, cher Monsieur l'Abbé. Je pourrais vous envoyer une lettre forcée "Prisoner of War", mais elle ne permet que quelques lignes. C'est le profond désespoir dans lequel je me vois plongé de plus en plus, qui me pousse à vous écrire aujourd'hui. Je ne sais même pas comment expédier ma lettre. Mais je dois faire un effort afin que quelqu'un ait connaissance de mon sort actuel pour en faire part, à un moment futur, peut-être, à ma famille; et je serais tellement heureux de savoir que c'est vous, cher Monsieur l'Abbé.

Quant aux circonstances extérieures de ma vie de prisonnier de guerre, je n'ai rien à me plaindre. Veuillez bien me permettre de vous faire un bref récit de ce qui m'est arrivé depuis le mois de juillet 1944.

J'ai quitté Granville dans la soirée du 30 juillet. J'ai été pris le lendemain matin à Avranches, dans des circonstances bien étranges. Je n'attribue pas trop d'importance à ma pauvre existence d'individu, mais j'ai eu le sentiment net et je crois encore que c'est aux prières de ma femme et de mon enfant que je dois ma vie. J'ai passé par Granville en prisonnier de guerre le 1er août. Jetant un dernier regard sur l'église où je me réfugiais parfois, y cherchant ce que l'armée allemande ne refusait. J'ai eu de la chance: huit jours plus tard je me trouvai, avec cent camarades, au 2e Hopital Général de l'armée américaine près de Lison où j'ai eu le singulier bonheur de travailler dans l'office des Chaplains, dont vous connaissez peut-être l'un ou l'autre; car je sais qu'ils allaient souvent à Granville; catholiques: le Révérend Père Schrufer, d'origine allemande d'ailleurs, qui était vraiment un père pour moi, et son successeur (189e Hopital Général) le Révérend Père Kennedy S.J.; (protestants: Korbits, d'origine allemande également, Davis, Taylor, Barns). Nous avions la possibilité d'assister à une messe le dimanche, moi-même tous les jours. Jamais je n'oublierai la profonde émotion avec laquelle je suivais la première au jour de la fête de la Sainte Vierge, le 15 August.

Le 19 janvier j'ai dû quitter l'Hopital Général pour être mis au travail à la Section des Prisonniers de Guerre du Headquarters

2

Omaha District, près de Castilly; "une promotion", comme on ne dit, mais hélas, pour moi ce fut plutôt une punition d'être enlevé de cette place, où je me sentais, tout indigné que j'en fusse, plus près de Dieu et où je pouvais espérer qu'IL ne ferait pas souffrir trop ma femme et mon enfant pendant qu'il protégerait son humble serviteur. A partir du premier mars, j'ai travaillé à la Court Militaire du Headquarters Beach District, au même endroit Castilly. Depuis le commencement du mois de juin je me trouve dans la région du Havre, faisant partie d'une compagnie de prisonniers de guerre travailleurs et exerçant la fonction d'un chef de bureau responsable pour toutes les affaires concernant plusieurs compagnies allemandes sous le commandement d'Américains avec lesquels je suis très bien.

En tant que ça, je ne vais donc pas trop mal; je vais certainement mieux, hélas, que les miens en Allemagne - chose étrange et incompréhensible. Mais qu'est-ce que cela compte, ces bonnes circonstances extérieures? Je ne veux pas être injuste et ingrat. Je suis même un de ces 10% peu nombreux qui ont eu des nouvelles de leurs familles. Il y en a tout l'autre qui n'en ont pas depuis quinze mois. J'ai reçu plusieurs lettres de ma femme et j'ai la consolation de savoir qu'elle a eu connaissance du fait de ma captivité avant Noël. Sa dernière lettre est datée du 11 février. Comme beaucoup d'autres femmes n'ayant qu'un enfant elle a été mise au travail forcé de la machine de guerre allemande. Entre temps la guerre a passé sur mon pays déjà formidablement ravagé par les bombardements. Je ne sais donc pas, si ma famille est encore vivante, de quoi elle peut exister, si notre maison a été détruite ou réquisitionnée. Je ne sais pas non plus, si moi-même je rentrerai jamais; tout est possible, accident, maladie.... Je devrais-je pas laisser quelque carte un mot qui puisse arriver à ma famille un jour, plus ou moins tard?

J'ai conscience, cher Monsieur l'Abbé, que mon cas n'est pas un cas particulier. J'ose dire que j'ai la vue un peu plus large que beaucoup d'autres Allemands. Je ne rends compte que le peuple allemand ne souffre rien d'autre actuellement que ce qu'il a fait souffrir à tant d'autres peuples depuis plusieurs années. Mais la chose la plus navrante est le fait qu'il n'en a guère conscience. Il ne peut pas en avoir. Ce n'est pas seulement la faute de la propagande diabolique des Nazis qui a littéralement empoisonné l'âme du peuple allemand; c'est également la faute de cette éducation militariste que l'on a octroyée au peuple allemand durant des siècles. Le militarisme allemand, c'est l'ensauvagement complet de l'individu, de sa raison, de son âme, de sa responsabilité personnelle, malgré tout ce que l'on dit de contraire. Voilà le chemin qui a abouti aux crimes des camps de concentration. Pour moi au moins, la mentalité nazi n'est pas seule et suffisante à les expliquer. Le peuple allemand mériterait donc d'être puni collectivement? N'est-il pas puni assez? Occupée par quatre puissances qui ont des tendances bien différentes, les familles tuées or séparées, privées de toutes les possibilités d'existence - qu'est-ce qui nous reste? Le vide absolu, le désespoir - exception faite pour ceux pour qui la religion est toujours l'appui fort et inébranlable. D'ailleurs pour nous autres catholiques il n'y avait jamais de doute que, en cas de victoire allemande, l'Eglise

3

aurait été une victime de plus de la terreur nazi.

Pour ma part, cher Monsieur l'Abbé, je suis prêt à accepter ce que Dieu m'impose - pour être plus sincère: j'essaie de me rendre prêt. Je ne veux pas refuser d'accepter ma part du châtiment que Dieu impose au peuple allemand, quoique, personnellement, je ne me sente pas coupable.

Heureusement, il y a un prêtre entre nous prisonniers. Une "paroisse" se forme de plus en plus nombreuse. Il y a une messe presque chaque jour. La vie liturgique s'anime. Nous venons d'imprimer un petit livre d'hymnes et de prières. Un gros paquet de livres très précieux nous est arrivé ces jours de la Suisse. L'Eglise n. nous a donc pas oubliés entièrement.

Je m'arrête, Monsieur l'Abbé. Je n'avais vraiment pas l'intention de me perdre dans de pareilles réflexions. Je ne veux pas gagner votre confiance au moyen de confessions que vous ne demandez pas.

Mais si vous pouviez oublier que j'appartiens à un peuple discriminé, haï par le monde entier, j'oserais vous demander une faveur, cher Monsieur l'Abbé. Consentiriez-vous à garder pour moi une lettre adressée à ma femme et de l'expédier à un moment futur, quand des relations postales normales seront rétablies entre la France et la partie de l'Allemagne que j'habite? Vous avez bien voulu prendre l'adresse de ma femme: FRIED MARGARETE GESSER, SULLINGSTADT - HESSEN, RADELS OBERFACH/MAIN. Avez-vous des amis dans la zone occupée par l'armée française? Un de mes meilleurs amis est un professeur de théologie catholique à l'université de Tübingen: PROFESSOR DR THEOL ET PHIL THEODOR STEINBUCHSEL, TUBINGEN, BISMARCKSTRASSE 14.

Si vous deviez refuser ma lettre, au moins ne m'en voulez pas, cher Monsieur l'Abbé, de vous l'avoir écrite. Veuillez comprendre, je vous en prie, que c'est par l'amour de ma famille que j'ai osé le faire. C'est à elle que j'ai voulu consacrer ma vie.

Et c'est à l'étude de la langue et littérature françaises que j'ai voulu consacrer mon travail de professeur agrégé. C'est dur pour moi, sinon tragique, d'être un prisonnier de guerre dans le pays pour lequel j'ai toujours eu un penchant et que j'ai connu avant la guerre dans des circonstances bien plus heureuses, pays que j'ai toujours aimé à un degré que même ma femme ne pouvait plus comprendre même dans les heures de la défaite allemande en Normandie je n'ai pas manqué de dire à ma femme d'élever notre enfant dans l'esprit à la réalisation duquel j'ai aspiré moi-même, si même je devais mourir dans ce pays.

En terminant, je vous prie de bien vouloir excuser les fautes qui peuvent s'être glissées dans ma lettre. J'ai un peu perdu l'habitude.....

Croyez-moi, cher Monsieur l'Abbé, que mes sentiments sont absolument sincères et que, dans les circonstances de ma vie actuelle, je ne suis pas capable de dire un mensonge.

Votre

Gesser.